

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Lettre de Maurice Chappaz au chanoine Paul  
Saudan, introd. par Jérôme Meizoz

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1998, tome 93a, p. 5-17  
(Numéro spécial consacré à Maurice Chappaz)

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

# *Lettre de Maurice Chappaz au chanoine Paul Saudan*

## *Introduction*

*par Jérôme Meizoz*

### **La Confidence inaugurale<sup>1</sup>**

Janvier 1939. Maurice Chappaz entre dans sa 23<sup>e</sup> année. Inscrit en Droit à l'Université de Lausanne, il loge au 42, Pré-du-Marché, à deux pas de la place de la Riponne où est né Ramuz. L'étudiant entre en poésie: l'année précédente, il a rédigé «La Merveille de la femme»<sup>2</sup>, poème qu'il envoie, par la présente lettre, à son ancien professeur de grec et de religion, le chanoine Paul Saudan. Ramuz lira également ce manuscrit, «chaste» écrit-il à Roud, mais prometteur. En décembre de cette même

<sup>1</sup> Dans une lettre du 17 novembre 1997 adressée à Henri Marin, Chappaz a lui-même fourni de nombreuses informations permettant d'identifier les personnes et les titres d'oeuvres citées allusivement dans la lettre et d'apporter des explications sur la vie du Collège. Michel Galliker a repris ses notes dans l'édition de la lettre.

<sup>2</sup> Repris dans *Verdures de la Nuit*, Mermod, 1945.

année, la revue *Suisse romande* publiera «Un homme qui vivait couché sur un banc», texte primé, et première publication littéraire de Chappaz, signé «Pierre».

Pourquoi cette longue lettre, l'une des premières missives autobiographiques que l'on connaisse de Chappaz? Avec Edmond Humeau, l'oblat français qui enseignait la littérature, Saudan fut un initiateur littéraire précoce pour le jeune homme: non seulement à Eschyle et Euripide, Théocrite (que l'écrivain traduira plus tard) mais également à Ramuz, dont le professeur lisait à haute voix *Le Règne de l'Esprit malin* (1917). Il joua aussi le rôle bienveillant d'un maître de confiance, prêt à encourager l'adolescent dans la tourmente. Chappaz lui écrit «tout ce qu'(il a) sur le cœur», une lettre-confession de seize pages manuscrites, retrouvée récemment dans le fonds Vallesiana de la Bibliothèque abbatiale.

Spontanée, désespérée presque, cette lettre évoque les bons souvenirs du Collège, une camaraderie joyeusement avinée dans les rochers, mémoire apaisante pour celui qui vit mal, à Lausanne, les ennuyeuses études juridiques qui le préparent, malgré lui, à devenir l'image de son père «notaire ou shérif»<sup>3</sup>. Pour la première fois, Chappaz s'exprime à cœur ouvert sur le Valais tel qu'il le vit et le rêve: déclin du rêve paysan et avènement de la spéculation foncière sont ainsi sévèrement jugés, comme une préfiguration de toute l'œuvre ultérieure<sup>4</sup>. On y découvre une vision du «pays» authentique, fort proche de celle du «retour à la terre» de ces années-là, menée, en France, par un Henri Pourrat<sup>5</sup>: Chappaz voit en le «chasseur» qu'il rencontre «l'homme vrai», le Valaisan intact de la civilisation moderne, menacé par «les étrangers». Ce tableau naïvement xénophobe, repose sur une lecture rousseauiste, mais également ramuzienne de l'authenticité<sup>6</sup>.

A tous égards, cette lettre est inaugurale: une vocation de poésie s'y déclare, enveloppée encore de ses doutes et de ses crises. D'emblée, l'acte poétique est associé à une instance maternante, une féminité protectrice en laquelle se résorbe tout conflit. Mais laissons la parole au jeune étudiant de ce temps-là...

<sup>3</sup> *Un Homme qui vivait couché sur un banc* [1939], Albeuve, Castella, 1988, p. 12.

<sup>4</sup> Voir par exemple *La Haine du passé*, précédant la réédition de *Les Maquereaux des cimes blanches*, Zoé, 1984.

<sup>5</sup> Voir *Vent de mars*, prix Goncourt 1941, et manifeste ambigu du régime de Vichy.

<sup>6</sup> Voir «Petites notes sur le paysan», dans *Œuvres complètes*, Rencontre, 1967, 20 vol. et mon essai Ramuz, *Un passager clandestin des lettres françaises*, Zoé, 1997, 1<sup>re</sup> partie, chap. 3.

## Bibliographie:

Les principales informations de contexte, concernant cette période se trouvent dans: S. C. Bille & M. Chappaz, *Le Partage de Minuit*, Lyon, Fédérop, 1984; F. Gay, *La Révolution d'Agaune*, Nyon, Cyclades, 1982; M. Chappaz, *Pages choisies II, L'Age d'Homme*, 1996, édition établie, annotée et présentée par J. Meizoz; J. Meizoz, «Maurice Chappaz, l'origine nouée», in *Histoire de la littérature en Suisse romande*, Lausanne, Payot, vol. 3, 1998.



*Portrait de  
Maurice  
Chappaz par  
Gérard de  
Palézieux, 1945.*

mardi janvier 39

Cher Père,

Je vous fais tenir le poème.  
Et je vous écris, je ne puis m'empêcher  
de le faire longuement puisque malgré les  
différences qui sont entre nous j'ai toujours  
gardé un bon souvenir et une confiance plei-  
ne d'amitié du temps où je venais chez vous  
parler de mes affaires d'écolier. Vous, vous  
me faisiez voir des livres russes, grecs  
(les Pense's, l'Idiot, l'Odyssée, les  
tragédies d'Euripide que vous préfériez à  
celles d'Eschyle à cause de l'accent de la  
pitie) vous me lisiez des poèmes : le Drame  
de la Soif, la Charogne, les Voix et ce  
choix montre bien que chez Rimbaud, Bau-  
delaire, Verlaine vous voyiez me révéler le  
plus visiblement la comédie de l'âme.  
Et il y avait encore pour tout dire : la  
musique, Mozart, ce disque en 6 mineur  
celui si plein de poésie et de passion.  
Et encore nos discussions sur la montagne.

# Lettre de Maurice Chappaz au chanoine Paul Saudan

Mardi janvier 39

*Cher Père,*

*Je vous fais tenir le poème.*

*Et je vous écris, je ne puis m'empêcher de le faire longuement puisque malgré les différences qui sont entre nous, j'ai toujours gardé un bon souvenir et une confiance pleine d'amitié du temps où je venais chez vous parler de mes affaires d'écolier. Vous, vous me faisiez voir des livres russes, grecs (Les Possédés, L'Idiot, l'Odyssee, les tragédies d'Euripide que vous préfériez à celles d'Eschyle à cause de l'accent de la pitié) vous me lisiez des poèmes: le Drame<sup>1</sup> de la Soif, la Charogne, les Voix et ce choix montre bien que chez Rimbaud, Baudelaire, Verlaine vous vouliez me révéler le plus visiblement la comédie de l'âme.*

*Et il y avait encore pour tout dire: la musique, Mozart, ce disque en G mineur, celui si plein de poésie et de passion.*

*Et encore nos discussions sur la montagne.*

*C'est avec gratitude que je repense à tout cela et aussi au «Ça va?» affectueux et comme légèrement inquiet dont vous saluiez mon entrée dans votre chambre et mon plaisir alors était grand de vous rendre un autre Ça va affirmatif et joyeux.*

*Je me reporte en pensée surtout à l'époque de Syntaxe et de Grammaire<sup>2</sup> où j'étais devenu extrêmement timide et souvent en proie à une mélancolie profonde.*

*Si vous vous rappelez cette grande promenade<sup>3</sup> dans les 4 Cantons. A Brunnen, privilège de vos meilleurs élèves nous avons dîné ensemble. Puis nous sommes partis en bateau sur le lac. Nous étions à l'avant. Monsieur Humeau dessinait des figures et riait. Tout le monde était si gai, si content et chacun le montrait tout heureux à ses voisins et tous ensemble en faisaient fête. Et ça faisait comme une grande liesse*

<sup>1</sup> La Comédie de la soif dans *Vers nouveaux et chansons; Une Charogne; Voix de l'Orgueil* dans *Sagesse*.

<sup>2</sup> Syntaxe, Grammaire: 4<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> Latines.

<sup>3</sup> Le 16 juin 1931 (course annuelle du Collège). Voir M. Chappaz, «L'Apprentissage» in *Pages choisies I*, p. 30.

*foraine où on se bouscule parmi les cris, les musiques, les couleurs qu'agitent tant d'étoffes, tant de toiles peintes; soi-même on avale des tas de boissons qui nous brûlent, on se rencontre avec un inconnu et on se prend par le bras, on chante de joie à tue-tête et en effet la joie est avec nous comme une femme, comme une jolie fille simple et franche (comme dit Louis Hémon<sup>4</sup>) elle s'accorde avec nous sur le pont de danse et tandis qu'elle danse, qu'elle se penche à la renverse en riant, offrant ce qui est beau et blanc, les maisons, les baraques, la foule, les morceaux de musique, les couleurs, tout saute comme les lames d'un océan et nous, sa danseuse dans les bras, on est encore plus loin et plus haut, on émerge à la cime du bonheur.*

*(Là où est le calme et l'enthousiasme).*

*Je ne puis m'empêcher de vous dire cela en repensant à cette journée de noire tristesse, où il aurait fallu d'un rien pour se présenter à la mort. Je ne sais comment cela s'est fait: à la suite de certaines circonstances, les 3 derniers mois de Rudiments<sup>5</sup> aucun de mes camarades ne me parla (si ce n'est en injures). C'est ce qui m'a rendu si timide mais alors je me suis tourné vers la nature, vers la montagne meilleure qu'une mère et vers ce que vous m'enseigniez de bien et que je me jurais de posséder. J'ai souffert par moi-même et très durement d'être privé d'affection, étant alors petit et devant, à la maison aussi, dissimuler mes sentiments. Vous pouvez par exemple imaginer sans nulle fantaisie que mon père dès l'enfance m'a souvent maudit. Dans ces termes formels<sup>6</sup>. Maintenant cela m'est égal et je ne lui en veux pas bien que je m'entende pas du tout avec lui. La seule douleur c'est ma mère, elle a toujours pâti par ma faute et celle des autres de la famille tandis qu'elle portait toute seule vaillamment le poids de santé, d'union, d'amour du ménage. Maintenant elle est malade entièrement usée par les travaux. Je n'ai parfois pas pu, parfois pas su, parfois peu voulu témoigner que je l'aimais.*

*Mais arrêtons-nous dans ces confidences et laissez-moi d'abord vous dire merci de m'avoir à cette époque ancienne montré non seulement de belles choses mais d'avoir échangé des paroles banales et familières sur des riens qui adoucissaient mon isolement. Il y avait encore des leçons que vous me donniez: telles celles d'avoir appris le russe, telles celles de supporter la maladie.*

<sup>4</sup> Louis Hémon (Brest, 1880 - 1913, tué par un train en suivant une voie vers l'ouest du Canada). L'auteur de *Maria Chapdelaine*.

<sup>5</sup> 2<sup>e</sup> Latine (3<sup>e</sup> trimestre 1930).

<sup>6</sup> Pas bibliquement.

*Et maintenant?*

*Assez candidement je suis parti pour l'Université<sup>7</sup> me disant que je verrai bien et caressant l'espoir de certaines choses belles. Le collège était fini. J'allais pouvoir travailler. Je vous vois sourire quand je parle du collège, eh bien!, j'ai fait de belles parties dans les rochers de Notre-Dame du Scex avec Gabriel, Claude, René Houriet et aussi Gay et Veuthey<sup>8</sup>. Nous avons beaucoup de vin. Tous les vins du Valais: le Fendant, l'Humagne, l'Arvine, le Païen, le Coquimpey<sup>9</sup>, la Malvoisie, une ou deux fois l'Hermitage et le Johannisberg, encore la Dôle, le rouge et le blanc du pays baptisé, comme à Paris, le blanc de blanc; vous Muscat, Amigne. Et les côteaux de Lavaux, d'Aigle, Villeneuve, Yvorne, Bex (le Chêne) comptaient aussi dans nos fiefs. Entr' autre un St. Saphorin 23<sup>10</sup>, don de Gabriel et qui était comme le sang du laboureur. J'oublie bien des titres. Ajoutez à cela que nos pères possédaient des caves bien garnies de vin français mises chaque huitaine en coupe réglée. Le vin était notre ami, lui qui unit si bien le corps et l'âme, qui est à la fois ailé et matériel. Le vin était notre ami et tout le monde se souvient d'un soir à l'ermitage de frère Luc<sup>11</sup> quand un grand feu brûlait à la muraille et agitait le mystère des ombres. En classe aussi son influence se faisait sentir nous avons souvent comparé moi, et Chevalley les professeurs à des cabaretiers et les élèves à des ivrognes, car leurs leçons étaient comme des vins et nous nous complimentions l'un et l'autre comme étant de francs buveurs, de ceux qui ne refusaient jamais un verre et buvaient volontiers un coup avec le pintier. L'ivresse nous couchait par terre dans les traces des chars mais là quand nos lèvres touchaient la boue, la lune chère au soûlon vaguait comme nous, mettait sa clémence et sa sage ironie entre nous et la société et même les*

<sup>7</sup> Faculté de Droit à Lausanne, automne 1937 à mai 1940.

<sup>8</sup> Gabriel Chevalley (1918-1990), de Bex. Médecin à Bex. Himalayiste, il a conduit l'expédition suisse à l'Everest en 1952. Voir: *Avant-premières* de Gabriel Chevalley, René Dittert et Raymond Lambert, Arthaud, Paris et Grenoble, 1953.

- Claude Chappaz, né en 1917, de Martigny. Avocat à Martigny.

- René-Albert Houriet (1920 -1979), de Bex. Pasteur. Directeur du Collège de Bex. Conseiller national. Livres: *Bex, du régime bernois à la révolution vaudoise*, chez l'auteur, Bex, 1957; *Thomas Platter* ou remarques sur la Réforme et la Renaissance en Valais, chez l'auteur, Bex, 1960; *Bex*, Editions du Griffon, Neuchâtel, 1972, collection «Trésors de mon pays» 140.

- Fernand Gay, né en 1915, de Monthey. Licencié en théologie. Musicologue. Auteur de *La Révolution d'Agaune*, Editions Cyclade, Nyon, 1982. Domicile à Brig-Glis.

- René Veuthey (1916 -1984), de Saint-Gingolph. Devenu moine bénédictin au Bouveret.

Maurice Chappaz, son frère Claude, ses camarades Chevalley, Gay, Houriet et Veuthey, tous externes et demi-pensionnaires profitaient des moments de liberté pour s'aventurer en ville de Saint-Maurice et dans ses environs.

<sup>9</sup> Coquimpey, parchet du coteau de Martigny sur la Dranse.

<sup>10</sup> Millésime 1923.

<sup>11</sup> Frère Luc (1881 -1958), Luc Puipe, frère convers desservant l'ermitage du Scex.

*philosophes, de sorte que sans souci ni tenue nous buvions nos désirs, beaux et vrais, et plus brûlants que l'alcool. Lieux communs que de dire que nous voyons des Inde et des Japon. D'ailleurs comme professeurs [à vous tous en tant que professeurs], je puis vous dire que même scolairement parlant le vin est utile, par exemple si l'on connaît le vin il n'y a presque plus besoin d'éducation artistique, exemple: en peinture, le vin est esprit et matière il vous fera forcément aimer Courbet. Rubens, les Flamands. Les Flamands, ces peintres qui se jettent sur les paysages gens et choses comme des affamés sur la soupe aux herbes. Le blanc de Paris [rappelle] Daumier. Je cite au hasard des gens de Dôle puissante par exemple [celle de] 34<sup>12</sup> et des gens aussi de vin subtil et violent, Goya, le grand Van Gogh; et avec Cézanne, quelle belle comparaison on ferait avec le vin et comment on montrerait qu'il est supérieur à Courbet par l'analyse de deux vins. On verrait même que pour certains artistes il faut passer du vin à certains autres alcools, ce qui explique leur grandeur et leur faille. Ça rendrait toujours service à certains au milieu de leurs amers de boire un verre de vin, (l'eau aussi), je n'en aime d'ailleurs pas moins le rhum, l'absinthe et l'eau-de-vie très grossière.*

*Revenons au collège.*

*Ces rochers étaient notre bonheur privé, avec leurs feuillages jaunes et verts, leur vent, leurs chutes de glaçons. Nous avions un malicieux plaisir à vous narguer depuis ces hauteurs. Le Collège et l'Abbaye étaient un (peu) plus gros que les bâtiments d'une fourmilière ou des insectes taraudeurs et notre vue là-haut se perdait dans le grand air vers le large, vers Morcles, vers le Catogne, vers les forêts et les nuées brillantes de la lumière.*

*Nous avions encore comme lieux de séjour Les Cases<sup>13</sup> avec son Café du Chasseur, son vieux pont cocasse, ses maisons et ses jardins à quai du Mauvoisin et la Gorge humide pleine de cent mille gouttelettes. Plus bas était sis un rucher et un petit bois de pins.*

*Nous allions «par le pays». Pays à la fois familier et enchanté quand quelque Merlin mettait le feu à la forêt et que les indigènes accouraient avec des bâtons. Il nous réservait aussi, comme tout pays, des sources, des ombrages, des dîners frugals, des promenades à la découverte (sur plusieurs lieux: Lavey-les-Bains - Vérolliez - Mauvoisin - Chemin des forts jusqu'au Fées<sup>14</sup>).*

<sup>12</sup> Millésime 1934.

<sup>13</sup> Les Cases: hameaux au S. O. de St-Maurice sous les rochers de Mex au débouché d'un torrent impétueux, le Mauvoisin.

<sup>14</sup> Les Fées: Grotte aux fées à l'ouest du Pont de St-Maurice sur la hauteur.

*Je pourrai vous dire souvent à une époque donnée où il faut aller, par exemple aller voir les mélèzes frais comme des primevères, par exemple quand le Rhône déborde, aller voir les vagues «écumantes» s'élancer sur le pont de fer de Lavey-les-Bains, là jusqu'aux rapides suivre un délicieux sentier à la fraîcheur des grands arbres, breuvage d'ombre en été pareil à des sorbets. Et pour en revenir, je vous dirai d'accord avec Chevalley où il faut s'arrêter. Vous voyez que c'était un pays enchanté par l'école buissonnière et que la poésie comme dans les contes était une princesse que l'on croisait tantôt dans une calèche d'écume par les petits chemins du feuillage ou qui voyageait plus haut que les arbres dans les nuages. Et elle aussi se transformait en plante, en animal des champs ou en petite fille qui portait les dix-heures à ses parents qui travaillaient non loin de là.*

*Mais venons à ma situation présente, travailler, gagner de l'argent, vivre et bien se dire que l'amour du pays, la poésie, la liberté sont des choses impossibles. Etre soi-disant «réaliste» et pour mieux me tromper m'enfermer d'une certaine manière dans la religion et la morale (dans ce cas c'est de l'encens et du musc bons pour ceux qui ont le goût de la servitude - à votre point de vue même ça doit être anti-catholique.)*

*Parlons du pays, de la poésie, de la liberté.*

*Le Valais, Vallis, la vallée par excellence appelée ainsi par les Romains nous apprenait-on à l'école. En effet c'est bien le plus fin vaisseau que Dieu ait jamais lancé sur la mer du premier jour, l'arche la plus ample et la meilleure qu'il ait jamais chargé de blé et de vin et les hommes dans la toile sont comme je le dis, ceux qui ont le cœur le plus violent et la tête la plus dure, ceux qui sont de bonne race pour mener un pays et tenir la barre et virer.*

*Vous pouvez les compter sur la main maintenant les vrais Valaisans, ceux qui n'ont pas peur et sont prêts à donner leur vie comme dans le temps, sans faire d'histoires. Parlez-moi du peuple. Les Saviésans peuvent bien toujours appeler le Rhône en leur patois: O Roun, avec un grand accent sauvage. S'ils aiment le vin et qu'ils ne peuvent plus en faire du bon à cause de ce maudit argent, si la montagne n'est plus libre (et cela, cela me fait pleurer), si la terre rapporte qu'aux banques c'est qu'au lieu de tendre l'oreille au prêche et de toujours s'instruire ils feraient mieux de se mettre à 5 et à 6 et de pendre et de tuer en place de mourir comme des imbéciles dans leur lit ce qui ne les sauvera pas de Lucifer comme si seulement les gendarmes et les peureux allaient au ciel. Oui je deviens fou quand je pense au Valais, le pays le plus noble qu'on défigure, comme une personne pour moi sur lequel tout le monde crache (et à nous on nous demande simplement de détourner la tête) vous entendez ces vieillards merdeux parler de tradition, l'appeler le Vieux Pays et les gens flétris qui s'appuient sur la loi et nous*

Je suis <sup>las</sup> fanez adroit pour la lutte armée  
pour le Valais comme Farinet, quoique  
je donnerai bien mon sang, un acte d'a-  
mour viril, le sang faisant toujours plus  
avancer les affaires de ce qu'on aime que  
l'œuvre.

Et la poésie ? dites-vous, tu n'étais  
bon. Là aussi j'ai plus de peines que de  
le corps à réaliser. Quelle disproportion  
entre ce que je vois, entends et ce que  
j'essaie de peindre ou de chercher.

Mais la poésie, c'est bien le seul travail  
auquel je désire me livrer. Malgré mes  
faiblesses et mes hontes, elle, toujours, est  
demeurée pure et sans souillure, elle  
changeait la boue en or, elle m'ac-  
cueillait au milieu de mon dénuement,  
me lavait et me vêlait, faisait danser  
pour moi ses mystérieuses fêtes et  
m'emmenait la bas sur la lande, vers  
la frontière des bruyères, vers le jour  
bleuâtre et tremblant des rosées. Or  
quand j'ai tellement besoin de lui dire  
elle est alors généreuse et magnanime  
et douce et forte pour me faire prendre  
courage

déshonorent, avoir toujours le dernier mot et tout avec eux. Ne me dites pas que c'est des illusions et qu'il faut comprendre. Pour ces illusions-là et pour ne pas comprendre, je donnerai volontiers ma vie.

Le peuple vend son pays c'est-à-dire son âme, je ne parle pas de ceux qui ne sont pas du peuple et qui à l'exception de 1 sur 50'000 sont de purs excréments. Le vil Coppée<sup>15</sup> peut bien parler des Humbles.

Je ne suis pas un révolté mais bien un fidèle et j'ai rencontré un homme, un du vrai peuple indompté, un chasseur<sup>16</sup> et qui n'a vécu que de chasse, toujours traqué pendant 18 ans et qui va reprendre ce métier. Né dans les forêts (sa mère était au bois) et ne les ayant pas quittées. Je l'ai vu dernièrement et nous avons causé de choses et d'autres, de la montagne, de la chasse, du gouvernement, des étrangers<sup>17</sup> (il est de mon avis) nous avons parlé de la liberté et lui m'a aussi avoué: elle, pas d'autre. Et nous nous sommes bien compris: lui un homme fait, à la santé de fer, habile à la chasse et dans tous les arts sauvages et moi, jeune, bien moins habile et bien moins fort que maint premier venu. Je déplore assez que tout ne soit pas à la hauteur de mon cœur véritable. Nous nous sommes quand même reconnus, lui dont les mains tiennent un fusil qui appartient à la vieille race, à ce peuple profond du Valais si rude d'abord.

Lui m'a embrassé.

Voilà donc ma tradition. Ça me donne assez le droit de parler du Valais à ma mode.

Vous voyez je n'accepterai pas cette société ni cette civilisation non parce que je suis parfait et que je juge mais parce que «notre cher pays» comme dit Marcel<sup>18</sup> avec un autre accent que les gens d'ici m'appelle.

Et alors comment faire? je me prends parfois à désespérer, à me dire: abrutis-toi et meurs; je m'insulte moi-même, je suis extraordinaire, maladroit et inhabile.

Je suis pas assez adroit pour la lutte armée pour le Valais comme Farinet, quoique je donnerai bien mon sang, un acte d'amour viril, le sang faisant toujours plus avancer les affaires de ce qu'on aime que l'encre.

Et la poésie? direz-vous, tu étais bon. Là aussi j'ai plus de peine que vous le croyez à réaliser. Quelle disproportion entre ce je vois, entends et ce que j'essaie de dire ou de chercher!

Mais la poésie, c'est bien le seul travail auquel je désire me livrer. Malgré mes faiblesses et mes hontes, elle, toujours, est demeurée pure et sans souillure, elle changeait la boue en or, elle m'accueillait au milieu

<sup>15</sup> François Coppée (Paris, 1842 - 1908). Poète, auteur des *Humbles*.

<sup>16</sup> Marcel Puippe (Vens, 1896 - Montagnier, 1957). Une dizaine d'années garde-chasse.

<sup>17</sup> Il s'agit des vacanciers.

<sup>18</sup> Il s'agit de Marcel Puippe (cf. note 16).

*de mon dénuement me lavait et me vêtait, faisait dresser pour moi ses mystérieuses fêtes et m'emmenait là-bas sur la lande, vers la frontière des bruyères, vers le jour bleuâtre et tremblant des rosées. Oui, quand j'ai tellement besoin de tendresse elle est alors généreuse et magnanime et douce et forte pour me faire prendre courage.*

*Vous voyez sans vous expliquer ce que j'entends par liberté. Et il y a encore un sens que je lui donne en secret.*

*Aurais-je encore plus d'amour-propre, de fortune, de maison, de bons parents, de terres comme Bagnes que je voudrai les quitter.*

*Je demande à gagner ma nourriture sans trop perdre de temps à cela et que le reste de mes journées me soit libre. De préférence comme aide à la campagne en France.*

*Ensuite je reviendrai en Valais, à Bagnes ou ailleurs s'il le faut. J'emploierai les «loisirs» soit à marcher, à avoir parfois quelques 15 jours de marche, soit à tâcher d'écrire des poèmes pour me rapprocher de ce que j'aime.*

*Quant à marcher, après avoir réfléchi à ma façon, cela m'est nécessaire, je connais là la vie, la nature selon mes goûts et si vous saviez la poésie accordée au pèlerin. Quant à écrire, je vous envoie un poème, vous jugerez, vous me direz si cela vaut la peine, si au point de vue des autres hommes (d'ailleurs il ne s'agit pas d'eux mais d'un effort pour renaître), je puis me considérer comme absous quand j'en aurai fait une vingtaine de ce calibre en 4, 5 ans. Car je travaille lentement, je dois approfondir en moi longuement les choses, je n'ai pas du tout de talent. Aussi jugez très sévèrement, pour me dire si à votre idée, à l'idée de ce perspicace Mr Viatte je puis arriver à quelque chose car je vise haut. (Il n'est pas question de succès). Sans cela je puis encore adopter un autre genre de vie selon mes goûts.*

*Répondez-moi donc et avec vos relations en France voyez ce que vous pouvez.*

*O vous mes maîtres, mes amis resterez-vous sourds à ma prière, vous cher Père à qui je me confie, vous Peiry<sup>19</sup> (et [il y a] l'admirable Histoire de Gertrude - la peinture) qui paraissez parfois si joyeux, si plein de vie, toujours prêt au premier mouvement de bien, vous Norbert<sup>20</sup> (comme*

<sup>19</sup> Alexis Peiry (1905 - 1968). Ordonné prêtre en 1930, chanoine jusqu'en 1940. Devenu éditeur de livres pour enfants à Lausanne il publie en 1968 son livre unique *L'or du pauvre*. Dans la revue *Les Echos de Saint-Maurice*, il écrit une nouvelle, *Histoire de Gertrude, (Histoire d'une petite fille)*: 37<sup>e</sup> année, 1938, pp. 311 - 316 et 363 - 368; 38<sup>e</sup> année, 1939, pp. 25 - 27, 66 - 70, 154 - 158 et 195 - 200. Il peignit sur les murs de l'oratoire des chanoines dans le cloître, la vie de saint Augustin enfant maraudant des pommes...

<sup>20</sup> Norbert Viatte (1904 -1967), chanoine de l'Abbaye.

on vous appelle entre nous, moi et Rossa<sup>21</sup>) qui m'avez amené par le bras si gentiment chez vous une de ces années passées, qui nous parliez en classe de Michel Vieuchange<sup>22</sup> et de tant de beaux faits passés dans la vie ou dans le cœur et l'esprit des poètes, si bien que nous mourions d'envie de les imiter. N'aviez-vous pas dit à propos de Smara, après nous avoir montré les images, que c'était ça qu'il fallait faire et vous aviez l'air de nous interroger? et vous nous parliez de Ronsard, Villon et de Heureux qui comme Ulysse<sup>23</sup>, de Montaigne et de Corneille, cet avers et ce revers, et j'allais oublier les trouvères. De Physique<sup>24</sup> je me rappelle ce feu avec lequel vous lisiez l'histoire de Nastasia Philippovna<sup>25</sup> qui jettent les billets aux cendres. Vous qui avez l'esprit légionnaire répondez-moi, voyez ce qui est pratique. Les maravédis ne sont pas dans ma poche. (Au moins je ne suis pas chiche).

Excusez les longueurs de cette lettre, le ton peut-être, petit à petit c'était comme si je m'adressais à des amis de mon âge, je vous ai dit tout ce que j'avais sur le cœur.

Ci-joint donc la Merveille de la Femme, écrite par moi qui ne connaît que les prostituées. Ce n'est d'ailleurs pas le titre et pas tant le métier qui m'indispose.

Je vous montrerai une autre fois Rencontre de la mer que m'a envoyé G. Rossa. C'est parce que c'était si beau que j'ai écrit à mon tour pour lui envoyer un salut. Mais tenez cela secret.

Je vous salue tous bien

Maurice Chappaz,  
Pré du Marché 42, Lausanne

PS.: J'ai vu Chevalley. Il a vu Mr Viatte, c'est sûr que Mr Viatte a raison et c'est bien cette liberté «entre le soir et la lune» ou à la mort que je veux. C'est pour cela que je veux partir, ici je crève, les bras le long du corps avec de vaines injures, est-ce que je ne pourrai pas m'avancer vers elle que je veux? Tout est-il duperie? N'y a-t-il aucun travail? Je m'étais fixé 5 ans pour cela.

<sup>21</sup> Gilbert Rossa, né à Martigny en 1916. Médecin à Milan.

Il écrivait. Voir *Les Echos de Saint-Maurice*: 30<sup>e</sup> année, 1931, p. 65 «Intérieur d'hiver», p. 119 «Les œufs de Pâques», pp. 143-144 «Fête foraine»; 32<sup>e</sup> année, 1933, p. 141 «Verdures fraîches». *Rencontre de la mer* est un grand poème. Il a publié un récit *Le Voyage*, Editions du Verbe, Genève, 1946. Traducteur de l'italien: *San Silvano* de Giuseppe Dessi. En 1945, Maurice Chappaz lui dédie *Verdures de la Nuit*.

<sup>22</sup> Michel Vieuchange, né à Nevers en 1903, mort à Agadir le 30 novembre 1930 au retour d'une expédition en solitaire dans le Sud-Marocain. Ses carnets de route ont été publiés par son frère Jean sous le titre *Smara* avec une préface de Paul Claudel, Plon, Paris, 1932.

<sup>23</sup> Premier vers d'un sonnet de Joachim Du Bellay (*Les Regrets*), (1522 -1560), Angers.

<sup>24</sup> VIII<sup>e</sup> Latine.

<sup>25</sup> Héroïne de *L'Idiot* de Dostoïevski. Maurice Chappaz avait écrit *Nastasia Petrovna*.